

portrait

Manu Perez

L'expression sensible

BIO

1968 : Naissance à Morlaix (29).
2000 : Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, Tourcoing (59).
2002 : Première installation, Transculturelles de Roubaix (59).
2004 : Résidence artistique au Mexique puis aux Poulpes et à Marseille. Premières expos collectives.
2006 : Première expo perso, Galerie Justine Lacroix (Marseille). D'autres suivront, dans les galeries Guillaume Caron, ARTOP et Nicole Evin (Lille), 31/13 (Marseille).
2010 : Expo perso Chapelle Carrée Saint Jean (Roubaix).
2012 : Expos perso à Ponsoby Auckland (Nouvelle Zélande).
2014 : S'installe à Lille (59). Résidence d'artistes à Lutry/Lausanne (Suisse).
2015 : Exposition personnelle à Lutry/Lausanne (Suisse), à l'issue d'une résidence.

■ **Contact :**

<http://manuperez.fr>

Portrait photo Frédérique Oudin

Cote : 700 à 10 000 €



Des formes anthropomorphes cherchant leurs propres contours et leur identité : à travers sa peinture, il interroge notre humanité, sa place, son évolution et ce qui la relie.

À quoi ?

Par Frédérique Oudin

■ L'homme au manteau – 2015 – Technique mixte sur toile – 180 x 160 cm





■ *Le cœur du cœur (Le bavoir)* – 2015 – Technique mixte sur toile – 160 x 160 cm

Une toile de Manu Perez, c'est une émotion, une expression. « Je ne cherche pas la précision, dit-il. Elle m'inquiète. Je préfère rester dans quelque chose de l'ordre du sensible. Cela génère un comportement corporel particulier qui permet d'avoir une densité, une vibration sur la toile. Je me sers de cet outil là ». Il le forge par une discipline particulière.

Degré zéro

Prochainement, il ira courir les 175 km du lac Léman. L'exercice consiste à « se vider physiquement et moralement » avant de s'enfermer à l'atelier, pour cinq ou six jours de création. Le projet se nomme *Degré zéro*, comme un lointain écho au célèbre essai du sémiologue Roland Barthes.

« Ce degré zéro de la peinture, c'est surtout le fait de tourner autour de ce lac. »

Par sa course, Manu formera autour du lac Léman un entrelacs de cercles, dont il sera l'instrument. À la manière d'un compas, le corps de l'artiste se fera l'outil du dessin. Il tracera un cercle autour de la forme circulaire du lac, lui-même posé sur une sphère,

la Terre. L'effort physique délester l'artiste de ce qui le parasite. Il fera de lui un vecteur, l'élément neutre du processus créatif « le lien entre l'esprit et la toile » de retour à l'atelier. Chez Manu Perez le corps et l'esprit sont impliqués dans l'acte de peindre. La peinture est une discipline, presque une ascèse. Elle nécessite « un esprit sain dans un corps sain ».

« Le rapport de contact à la toile est une passerelle corporelle, un monde parallèle ». Il faut s'y rendre disponible. Pour cela, Manu pratique l'exercice physique. Il court, boxe, fait du sport un élément de son travail d'atelier. Quant au sommeil, il « aide à ranger les choses et à faire de bons choix ». Nettoyé de ses scories, l'artiste peut faire jaillir une forme essentielle, « une densité universelle », une forme plastique universellement et immédiatement comprise.

Ascèse et universalité

Le cercle est cette « base plastique qui me permet d'être lu très rapidement, partout autour de la planète. Ensuite, je l'habille. Il

me permet d'aborder la toile quand j'essaie de neutraliser cette énergie. Je cerle, je détruis, je retravaille. Comme des images de Rorschach, il en sort toujours quelque chose. »

Travaillée par lui, la tache se fait anthropomorphe, devient une figure sans visage. « Le portrait est une forme simple et universelle. C'est la base de la reconnaissance. Et s'il n'y a pas de visage, cela peut aussi bien être le tien. » Dévisagées au sens littéral, ces figures sont autant d'interrogations sur la nature humaine et « ce qu'elle donne à voir ».

Les photos d'un numéro du magazine *Paris Match*, un exploit sportif, une belle histoire d'amour, tout, est prétexte à peindre.

« C'est la façon de rendre visible qui détermine la densité du travail. Ce que je vais en faire, je ne sais pas. On transcende ce que l'on voit quand on veut le rendre visible. Le thème n'est pas très intéressant, mais j'y tombe parfois, lorsqu'il se présente comme une évidence. »

Rejoindre son humanité

Aux rangs de ces évidences incontournables, Manu place le phénomène religieux et la technologie. Interpellé par les débats sur le voile, l'artiste les met en miroir d'un travail qu'il mène sur les Bigoudènes et leur célèbre coiffe, adoptée en réponse à la destruction des clochers. « Ce qui m'a intéressé, c'est l'affirmation de soi par la religion, le fait de porter la religion sur le front. » Lorsqu'il interroge les places respectives du religieux et du technologique, un pape arbore le symbole Apple sur son aube.

Au-dessus du Christ de Saint Jean de la croix, le peintre Dalí suggérait un regard possible. Au-dessus du parachutiste Félix Baumgartner, sautant dans la stratosphère, Manu Perez place une caméra. « Cet homme m'intéresse parce qu'il est seul face à l'humanité. Là il y a un rapport très pictural, il va quand même rejoindre son ombre et rejoindre son humanité ». Citant Deleuze encore : « Je crois que l'un des motifs de l'art et de la pensée, c'est la honte d'être un homme. »

« Nous sommes un peu dans la même élasticité que cet homme d'en haut. Il saute pour rejoindre sa nature humaine, et le faisant nous parle d'autre chose. »



■ *Le baiser* – 2013 – Technique mixte sur papier – 50 x 40 cm

portrait

Khaled Takreti

Le temps et le chagrin des hommes



BIO

1964 : Naissance à Beyrouth (Liban).
1992 : Diplôme Architecture et Design, Université de Damas (Syrie).
1997 : Première expo, Atassi Gallery (Damas).
2001 : Expo au Centre culturel français (Damas).
2010 : Participe à Biennale d'Alexandrie (Égypte).
2011 : Expo au Musée d'art moderne de Doha (Qatar).
2011-2012 : Expo itinérante (Paris, Beyrouth, Yémen).
2014 : Expo au Musée de Kwangju (Corée du sud).

■ Exposition :

Jusqu'au 2 janvier 2016
K. Takreti : Les grands enfants
Galerie Regard Sud
à Lyon
www.regardsud.com

Portrait photo Frédérique Oudin

Cote :
4000 à 5000 € (dessins)
15 000 à 150 000 € (peintures)



■ *La ligne rouge* – 2015 – Encre sur papier – Environ 100 cm

Maître du pop art oriental, il développe cette esthétique comme une élégante réponse à la mélancolie. Sans pathos, il revisite bonheurs intimes et drames partagés dans des toiles parfois monumentales.

Sa peinture nous parle du temps, de son inexorable fuite et des pertes qui l'accompagnent.

Par Frédérique Oudin



■ Ça roule – 2015 – Acrylique sur toile – Environ 200 cm

“Sans m’en rendre compte, je me suis réfugié dans la peinture. Elle était l’endroit où je pouvais exprimer mon chagrin, faire mon deuil.”

« Le grand peintre syrien Fateh Al Moudarres disait qu’un artiste traite ou du temps ou de l’endroit. Pour moi, la priorité de la toile c’est le temps. Je ne me pose pas la question de l’endroit » : chez Khaled Takreti, le sujet en aplat se détache d’une toile quasi nue, comme détourné d’une photographie, arraché à son contexte originel. Khaled explique cette orientation par son propre parcours : Syrien né au Liban, il y passe ses quinze premières années. Il s’installe en France en 2006 après avoir vécu en Égypte, en Syrie et aux États-Unis.

« Quand on me demande d’où je viens, je ne sais pas exactement quoi répondre. Peut-être est-ce pour cela que j’ai mis la question de côté ? Mon problème n’était pas l’endroit, je n’ai pas cherché à le peindre ».

À la recherche de la personne perdue

L’arrachement qui pousse Khaled vers la peinture n’est pas géographique mais familial. La perte de sa grand-mère le fait basculer d’un destin d’architecte auprès

du musée national de Damas, à un destin d’artiste peintre. « Sans m’en rendre compte, je me suis réfugié dans la peinture. Elle était l’endroit où je pouvais exprimer mon chagrin, faire mon deuil ». Khaled peint des portraits de famille, des visages de femmes jeunes ou vieilles, « à la recherche de la personne perdue ».

Le chagrin des autres

Il faudra un nouveau traumatisme pour clore ce long processus de deuil. Le drame de la Syrie l’atteint au plus vif et l’oblige à un travail sur lui-même. Il en ressort fort d’un regard tourné vers le monde extérieur et donne à sa peinture des thèmes plus universels.

Ce changement de perspective entraîne d’autres. « Tout est lié : les couleurs, la palette, le traitement, la technique et même la façon de penser. Cela forme un ensemble ». Son langage pictural se fait plus direct, son style plus graphique. Les couleurs quittent sa toile. La teinte sépia du lin brut et les dégradés de gris lui suffisent, pour traduire un regard sur le monde

tantôt léger et ironique, tantôt grave lorsqu’il s’associe à la douleur de ses compatriotes.

Il leur adresse *Mes condoléances*, monumentale fresque dédiée « à la Syrie, à chaque maman qui a perdu son fils et chaque personne qui a perdu un être cher ». Au centre de l’œuvre, une femme telle une madone à l’enfant berce une forme vide. La toile qu’il surnomme son *Guernica* personnel inaugure une série de tableaux consacrés à son pays en guerre. Le prochain se nommera *Then what*, en référence au tableau homonyme de Louay Kayali, qui traite des réfugiés palestiniens. « Cinquante ans après, l’histoire se répète. Les réfugiés sont maintenant syriens ».

Khaled se défend de toute peinture politique. Dans sa recherche picturale d’un temps passé ou présent irrémédiablement perdu, l’humain tient la première place.

« Ce qui me touche, c’est le malheur des gens. Je trouve qu’il est beaucoup plus important de parler du chagrin de X personnes, que de parler d’une pierre. L’homme est plus précieux. »

Oda Jaune *Nymphose maniac*

BIO

1979 : Naissance à Sofia (Bulgarie).
1998-2003 : Études à la Kunstakademie de Düsseldorf (Allemagne). Rencontre le peintre Jörg Immendorf qui devient son époux.

2004 : Première expo perso, Kunsthalle de Koblenz (Allemagne).

2007 : Expo perso Fondazione Mudima à Milan (Italie).

2010 : Début de la collaboration avec la Galerie Daniel Templon à Paris, expo perso.

2011 : Expo *Confrontation Félicien Rops - Oda Jaune*, Musée Félicien Rops à Namur (Belgique).

2013 : Exposition perso à la Galerie Michael Fuchs (Berlin).

2015 : Expo collective *Peindre, dit-elle* au Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart (87). Parution d'une monographie par Catherine Millet (éditions Roads) et d'un ouvrage sur les aquarelles (éditions Distanz).

■ Exposition :

Du 9 janvier au 20 février
Galerie Daniel Templon à Paris
www.danieltemplon.com

Cote : 14 000 à 40 000 €



Chaque tableau est une nymphose de viscères. Posée là devant soi, une chrysalide de chair. On la regarde, on l'incise de l'œil, on plonge sous l'emballage, sous l'image parfaite du corps maquillé, sous les pensées refoulées, avant la grande métamorphose prédéterminée de l'être, avant le masque social, avant l'intime parade. *Par Amélie Adamo*





■ Sans titre – 2014 – Huile sur toile – 60 x 50 cm

Voilà fendu le cocon originel et que remonte en pleine lumière le fonds obscur de l'être en gestation. Sorte de magma placentaire mouvant, instable, ambigu, informe. Un amas organique qui pense et qui ressent. Beau et repoussant, souffrant et gracieux, il est le nœud de nos contradictions, l'incarnation de nos manies obsessionnelles. Sans fard, sans inhibition, voilà le visage de nos pulsions.

Ce que signifie le fait de peindre pour Oda Jaune ?

La liberté. Et c'est libre, des conventions et tabous, qu'elle va explorer en peinture des représentations du corps et des images mentales aussi dérangeantes que les profondeurs introspectives dans lesquelles nous plonge un film de David Lynch ou de Lars Von Tries.

Fascinée par l'intérieur des êtres, Oda questionne une réalité organique et psychique que bien souvent nous essayons de cacher, à soi et aux autres : « On essaie toujours de faire un joli emballage de nous-mêmes mais enlevez le papier cadeau et les couleurs deviennent autres. Et ça peut être très rude. Comme un chirurgien qui écarte délicatement la peau et sépare les chairs. (...) Lorsque je peins, c'est comme si je pouvais toucher et ôter les entrailles des gens. Ce qui m'inspire c'est ce qui se cache derrière, dans les profondeurs ».

Frottements et perturbations

Qui a-t-il dans la tête et le corps d'une femme aujourd'hui ? Sans doute la peinture d'Oda est-elle représentative de celle d'une génération d'artistes femmes qui expriment avec profondeur et crudité, parce que vécus viscéralement, les frottements entre la permanence de l'héritage d'une société patriarcale (véhiculant des représentations aliénantes de la féminité, comme l'image d'un accomplissement de soi par la maternité ou par le lien exclusif du mariage) et le mouvement d'une libération des mœurs (véhiculant l'idée d'une possible réalisation personnelle du désir).

Dans l'incarnation du couple, ces frottements créent des perturbations complexes car ils touchent, au-delà des représentations, à des pulsions profondes, archétypales, souvent contradictoires : ici le besoin de liberté personnelle et d'émancipation érotique, là le besoin de rassurance et de liens exclusifs à l'autre, par la fusion ou la transmission. C'est cette complexité dérangeante, faite de nœuds et de tensions, que révèle à nos yeux la peinture d'Oda Jaune. Sans dire, jamais clairement, mais par suggestion et libre association qui laissent au regardeur la possibilité de reconstruire un sens et de voir ce qu'il veut voir, ou pas.

Sous le voile, renaître ou mourir

Dans *Éclipse*, une tête de fillette est représentée sur un corps de femme nue. Et ça et là, dans d'autres tableaux, la présence de jouets. L'enfance fait écho aux origines d'une construction en partie liée aux notions d'interdépendance et d'altérité. Tout individu se construit, cherche ancrage et rassurance, dans les liens qu'il tisse avec les autres. Le mariage et l'enfantement peuvent répondre, parfois et partiellement, à ce besoin profond.

Aspiration à l'expérience exclusive de la transmission, du bonheur partagé et de l'amour indéfectible. Et c'est du reste une même source archétypale que vient irriguer, dans l'enfance, l'eau de rose des histoires d'elle et de prince charmant.

À l'âge adulte, l'incarnation de ce besoin produit souvent multiples conflits intérieurs : entre désirs et peurs, projection d'images fantasmées et réalité du sentiment d'amour, matérialisation du lien et recherche de liberté individuelle. Un lien qui peut devenir à la fois, beau et monstrueux, source de joie et de souffrance, accomplissement et renaissance ou négation et mort de soi.

La mariée, Rocks, Crystal, The Caress, Baby Blue, Birth, Twosome, Sans titre, autant de tableaux récents ou plus anciens qui lèvent le voile sur cette ambivalente réalité, le couple s'y devinant tantôt étouffé sous un drapé, tantôt comme un magma informe, de débris et de chair en fusion, et le nouveau né y apparaissant telle une vision funèbre et lumineuse à la fois.

Projections organiques

L'émancipation érotique, sans limites, sans tabous, c'est quoi ?

Le sexe, c'est cru. C'est une histoire de viande. Dans les tableaux d'Oda Jaune, des corps faits de poches translucides sous lesquelles on devine des amas de chair et d'organes. L'ambivalence de leur couleurs et matières, révèle la trivialité d'une réalité orgasmique et organique. C'est repoussant, gluant, fait de glaire maronnasse et refluant d'odeurs crasses ; et en même temps, c'est doux, lisse, rose nacré, attirant comme un sucre d'orge.

Le sexe, c'est obsédant. C'est une histoire de projection. La peinture d'Oda est contaminée par la prolifération d'images érotiques qui viennent se greffer à la réalité quotidienne.

Dans *Chaire Masque, Candle, Fleurs* ou d'autres tableaux plus anciens, comme *Tear-drop* ou *Wonderful*, sont ainsi représentés, là un objet, ici une tête, faits de morceaux d'organes et de viandes ; là une bouche à la place des yeux, ici une vulve en fait de visage, là encore en guise de lèvres, une excroissance de chair érigée.

Cette érotisation du réel, telle une attaque *nymphomane*, révèle sans inhibitions nos fantasmes les plus profonds.



Chair masque - 2015 - Huile sur toile
150 x 130 cm - Photo Galerie Daniel Templon, Paris

BIO

1966 : Naissance à Olomouc (Moravie), deux ans avant le « Printemps de Prague ».

1974-1990 : Suit les cours de l'École Populaire des Beaux-Arts de sa ville natale tout en faisant des études de médecine.

1983 : Crée et anime dans son lycée en hommage à Alfred Jarry, la *Nouvelle Société de Pataphysique*.

1991 : Médecin, il milite pour une pratique plus holistique qu'interventionniste et continue de se former dans différents pays européens.

1999 : Pratique la médecine à Paris et s'installe en banlieue Nord, à Saint-Denis. Participe à plusieurs salons artistiques ensuite.

2010 : Premières expositions personnelles, Maison de Radio de France et TIM Art Gallery (Paris).

2011 : Expos persos Galerie Oldricha Simacka et Opéra (Olomouc).

2012 : Cosigne avec d'autres artistes, son ami le photographe René Granier en particulier, *Notre manifeste des témoins de l'époque formidable*, qui fait suite à des textes plus personnels sur sa conception de l'art : *La quête des antipodes* et *L'Androidognosie*.

■ **Contact :**
<http://granierkubalek.com>

Cote : 450 à 5000 €

Igor Kubalek Squelette et métaphysique



Il parle d'Olomouc, splendeur de l'ancien empire austro-hongrois, à moins d'une heure de route de Příbor où naquit un certain Sigmund Freud... Mais de sa peinture, on ne saura rien.

Par Marie Girault



■ Noël en famille - 2014 - Huile sur papier Chromolux - 100 x 70 cm



■ Les Camoins - 2015 - Acrylique sur toile - 140 x 200 cm. À droite : Famille dans le jardin - 2015 - Huile sur papier Chromolux - 100 x 70 cm

« Et la force de l'inconscient, vous y croyez ? » Facétieux, Igor Kubalek rétorque que « de temps en temps, un cigare est juste un cigare »... Il a beau être tchèque, Kubalek est de temps en temps un peu Égyptien, un peu chat. « Quel être, pourvu d'une seule voix... » Ainsi commence l'énigme posée à Orphée par le Sphinx sur les remparts de Thèbes. De sa vie en République Tchèque avant la France, de ses études de médecine, Kubalek parle, un peu. Et c'est l'histoire de la vieille Europe qui déferle. La Moravie d'abord, entre Gdańsk et Venise sur la route de l'ambre il y a plusieurs milliers d'années.

Olomouc, sa ville natale, splendeur de l'ancien empire austro-hongrois, à moins d'une heure de route de Příbor où naquit un certain Sigmund Freud... Mais de sa peinture, on ne saura rien. Des portraits de famille par dizaines emplissent l'atelier comme un grand théâtre. Ami, père, mère, sœur, tantes, cousins... posent sur le visiteur des yeux de statue. D'une toile à l'autre les titres creusent encore la distance : *Sois fort mon fils* ou *Il faut se battre dans la vie !* Des êtres renvoyés à leur destin, pris dans les rets du devoir. Tournés vers le dedans, leurs yeux fixent pourtant. Chez Kubalek, ce sont les tableaux qui nous

regardent. Et questionnent. Un enfant trône dans son camion à roulette, l'index pointé. Bénédiction ? Questionnement ? Injonction plutôt, rétorque le peintre. « Quel être, pourvu d'une seule voix... »

Enfance et esprit

D'autres tableaux encore. Des dizaines de petits sujets, inspirés par une collection de fèves, peints comme des jouets. Spiderman, dans son costume d'homme-araignée, Robin des bois avec son arc... Kubalek brouille les pistes. Passe d'un univers à un autre, avec le sérieux d'un joueur d'échecs. Un Golgotha et son Christ en croix, moitié florentin, moitié gothique, à manipuler en dix volets peints sur un meuble-retable. Au revers, un autre univers, des vues de l'intérieur de l'atelier, comme un jeu de miroir. Et lorsqu'il peint les portraits réalistes et souriants de ses proches, c'est pour les réduire à l'anecdote du format, petit tondo ou miniatures, interchangeables comme des camées. Kubalek peint moins qu'il ne donne à voir, de la peinture, le squelette. Le moment sec de la référence. Photos de familles, peinture religieuse, fèves de la chandeleur, imagerie antique, trophée, médailles. Il peint et fabrique des artefacts. Il faut bien nous donner à voir, puisque nous voulons

voir. Mais l'essentiel est invisible. La peinture de Kubalek est une métaphysique. Et le motif du crâne de la bête à cornes, représenté un peu partout, qui s'impose comme une signature, nous le rappelle.

« La seule chose qui est certaine dans la vie c'est la mort. Disparition ? Transformation ? Nous ne le saurons jamais. »

Il veut bien mettre en scène les preuves de la peinture, mais rien n'est plus éloigné de sa quête. Il abhorre « le réalisme positiviste qui ne mène qu'au totalitarisme, qu'il vienne des anciens soviets, de l'islamisme radical, ou du national socialiste fasciste... Tous ceux qui croient savoir car ils affirment posséder les preuves ».

Et il poursuit sur les années de plomb, le communisme, la chute du rideau de fer, la Péestroïka et « le politiquement correct qui singe l'ancienne nomenklatura ».

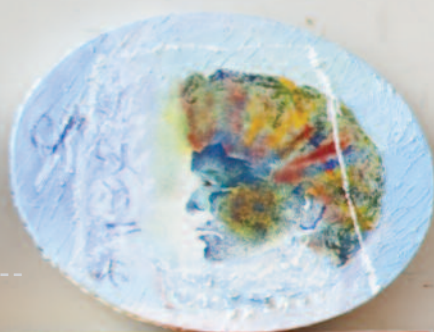
Puis s'emporte. « Le collectivisme est le pire des maux ! » Quelque chose s'infiltré entre les figures. « Je revendique une petite part d'imprévu, d'imaginaire, de fuite. »

Quelque chose se faufile sous le carcan du discours anti-idéologique et de la dialectique. Quelque chose qui s'avance, au-delà des formes, des artefacts et du prétexte à peindre... Qui se dessine, se dévoile et qui ne demande qu'à grandir encore. Cela s'appelle... L'intime.



■ Apparition de la Vierge - 2014 - Huile sur toile - 102 x 81 cm

portrait



BIO

1936 : Naissance. Puis études d'art dans l'atelier du peintre cubiste André Lhote à Paris.

1959-1972 : Salon de la Jeune Peinture, Paris.

1960 : Séjour à New York. Elle se familiarise avec les premiers mouvements *Our Body belongs to ourselves* et les femmes qui créent la Hair Gallery, réservée aux femmes.

1961 : Soutenue par le critique G. Boudaille, obtient la Bourse de la Fondation de la Vocation Marcel Bleustein Blanchet.

1967 : 2^e prix du Dôme, décerné par l'aréopage des peintres de Montparnasse Pignon, Singier, Saint-Saëns. Elle est la première femme vivante invitée à exposer au Musée d'art moderne de la ville de Paris, par P. Gaudibert.

1968 : Atelier Populaire à l'École de Beaux Arts, Paris.

1969 : Biennale de Paris.

1981 : Bannières pour l'Argentine dans Paris.

2008 : Exposition à la Maison des Métallos (Paris).

2011 : Chic art Fair avec la Galerie Limitis (Paris).

■ Contact :

<http://michelekatz-peintre.com>

Portrait photo Bertrand Huet/Agence Tutti

Cote : 1500 à 4000 €





Michèle **Katz**

Lire dans la trace

« La trace est la preuve mélancolique que le corps est passé par là, dans son érotique désir d'exister » : le corps est au centre de sa peinture. L'empreinte, le fragment, le marouflage... Cette œuvre se situe du côté du toucher. La mémoire révélée se transmet par le corps, au plus proche du corps.

« Je suis une peintre inactuelle. Je ne fais pas de la décoration pour cette société qui est déjà passée. »

Par Ileana Cornea



■ *Nous marchons sur nos morts 0923 - 2009 - Acrylique sur toile - 130 x 1925 cm*

En 1960 elle est à New York, elle est belle, et s'enthousiasme pour tout ce que cette ville lui offre d'inouï : les gratte-ciel, les fêtes sur les ferries, « tirer de l'argent depuis les murs »... Les distributeurs de billets n'existaient pas à cette époque en

France. L'*Action painting* influence ses premières œuvres. Les corps épanouis, couples enlacés, traduisent son état d'esprit grisé d'enthousiasme.

« J'étais bien dans ma peau ».

À Paris, elle vit de sa peinture, les enfants arrivent. Entre 1978 et 1986 elle étudie et enseigne l'histoire des matériaux. Elle réfléchit sur la peinture. Marouflages sur bois, colles, enduits au plâtre, ponçages... « Je me rêve alchimiste. »



Ses empreintes, « l'image directe prise à partir du corps humain », viennent après. Elle connaît ses prédécesseurs en la matière.

Marcel Duchamp par exemple (*With my tongue on my cheek* 1959), et Yves Klein

évidemment. Réalisées à partir de femmes pinceaux, les anthropométries de l'artiste niçois déçoivent une féministe comme Michelle Katz, qui regarde ces performances comme des messes mondaines et vulgaires.

Femme y es-tu ?

Michèle Katz a baigné dans les eaux troubles d'avant et d'après 1968, participant activement aux audaces qui ont suivi et ont consolidé notre histoire. Sous la protection du docteur Françoise Martinier, à l'Hôpital de Jour à Paris, la jeune peintre se trouve investie d'une mission qui n'existait pas encore : l'art-thérapie.

« Mon protocole consistait à demander à mes patients de m'apporter un objet de leur choix. Jean-Pierre, un type grand comme une armoire, m'amena une barre de fer jusqu'au jour où je lui ai demandé de changer d'objet. Le personnel de l'hôpital commençait à s'inquiéter. Nos séances ont porté leur fruit. Il a quitté l'établissement pour un travail de palefrenier.

« L'art devrait être de la recherche, je ne crois pas à l'esthétique dans l'art. » Michèle Katz est une révoltée. Comme ses œuvres. Dans l'esprit de la Figuration Narrative, elle rédige *Journal d'une femme mariée*, à l'encre noire. Son humour est féroce. Elle joue avec la parodie, l'imitation bouffonne d'un morceau poétique, c'est à dire de la vie.

Empreintes et témoins

Elle a besoin des mots mais elle est surtout peintre, comme sa grand-mère Eugénie, et comme sa tante côté maternel. En découvrant l'exposition *Empreintes* au Centre Pompidou (1995) elle reconnaît sa dette envers Jasper Johns.

« Pendant dix huit ans ensuite, je vais explorer une méthode qu'il a découverte mais pas développée : faire image directe à partir du corps humain, avec de l'huile sur la peau et non de la peinture comme Y. Klein. »

Selon la tradition antique, en particulier judaïque, celle dont a hérité l'artiste, le corps appartient au sacré. Les empreintes qu'elle conçoit ont à voir avec l'anthropologie, le secret, la partie pour le tout. Du corps féminin et surtout masculin, elle décline la beauté jusqu'à la disparition.

« Qui était-ce cette race assassinée, cette rage érigée noire dans le ciel, verge et testicule » écrit le poète Paul Ceylan, qui lui inspire un cycle bouleversant, dédié à la Shoah : *Pas de témoins pour le témoin*.



BIO

1947 : Naissance à Jersey.
1968 : On lui donne son bac et il devient instituteur.
1983 : S'installe aux Crocs (61).
Crée sa première *Maternité* puis cesse de créer.
1999 : Ses élèves exposent à Paris, à l'invitation de l'artiste J. de Villiers. B. Soulié découvre alors la *Maternité* réalisée 15 ans auparavant.
2000 : Première expo personnelle, Galerie B. Soulié. D'autres suivront, régulièrement.
2006 : Expo à Chapelle Saint Marc à Brou (28).
2010 : Expo Galerie du Rat Mort à Ostende (Belgique). D'autres suivent en galeries en France, et lors de festivals d'art singulier à Rouen, Aubagne, Galerie Blanche à Nice, Châteauroux, Caen, Fontenay-sous-Bois...
2013 : Résidence au Musée des arts buissonniers à Saint-Sever-du-Moustier (12).
2015 : Exposition au Château Brecey et à la Galerie B. Soulié (Paris).

■ Contact :

Galerie Béatrice Soulié à Paris
www.galeriebeatricesoulie.fr

Photos J.-P. Faurie et Gabriel Pastor

Cote : 600 à 4000 €

Pierre Amourette

Tripoteur de rêves



■ *Pietà (détail)* - 2014

Pédagogue autodidacte, il est discret dans ses propos. Apprivoisé, il soulève un bout du voile qui cache le moteur de son énergie créatrice. Cet homme secret et pudique invente un monde baroque et touchant.
« C'est notre Bernard Palissy percheron »
lance avec humour un de ses amis.

Par Jean-Pierre Faurie

« La terre s'est imposée, car elle me permet de travailler vite, d'aller directement à l'émotion. Mes céramiques sont un média, une histoire que chacun peut s'approprier » souffle-t-il : Pierre Amourette est un céramiste « tripoteur de terre », comme il aime se définir. Il travaille également d'autres matériaux : bois, pierre, fer, plâtre... en fonction des projets qui lui viennent à l'esprit. Il mélange aujourd'hui quatre terres, trois provenant du commerce et une issue d'une carrière bretonne. Il leur ajoute des fibres de carbone. Et « je fabrique mes émaux et mes engobes avec des oxydes de cuivre, de manganèse, de cobalt, de fer. Les couleurs obtenues dépendent des différents modes de cuissons oxydantes ou réductrices. »

À travers son modelage, son malaxage, sa terre torturée, il nous livre une palette psychologique. Visages reposés, cris, souffrance, amour, humour, le pétrisseur « débusque des formes où la pensée le dispute à l'instinct ». Il bouleverse la terre et sa terre nous bouleverse.

Nombre de ses œuvres, dont beaucoup de *Vierges sages ou folles*, nous renvoient à nos questionnements : naissance, vie, mort. Et la maternité tient une part importante dans ce cheminement.

Vierges et lézards

Il crée également des reliquaires, des jarres, des assiettes, des plats reptiliens, des pichets animaux ou gardes champêtres, des épis de faitage.

« Depuis ma petite enfance, la nature m'attire. Les escargots et les lézards m'ont accompagné dans mes jeux favoris, aujourd'hui ce sont ces animaux que l'on peut retrouver dans certaines de mes œuvres. Pour moi ce n'est pas l'objet en lui-même qui est intéressant mais la mémoire d'un moment qu'il véhicule. »

Nombre de ses « statues », comme il les appelle, « naviguent » dans de nombreux pays, et en France, où parfois il va lui-même les livrer.

« Je les accompagne car j'aime les gens, j'aime les rencontrer, j'aime voir le lieu où ils vont placer la statue qu'ils ont achetée.



■ Maternité - 1983

J'ai eu des accueils fabuleux. J'ai livré dans le Massif central une grande maternité. L'amateur m'attendait. Il avait préparé une place pour installer la statue juste à côté d'une Piéta en Bois du XVI^e siècle. Quelle émotion ! »

Mères et terres

Il a réalisé sa première maternité en 1983, marqué une pause quinze années durant ans. Il a repris la création voilà seize ans, à l'occasion de sa rencontre avec la galeriste Béatrice Soulié. Des liens se sont tissés,

leur relation a rapidement fonctionné. « Je travaille par séries. Je m'enferme dans mon atelier pendant deux mois du soir au matin. Je suis un ours mal léché pas très agréable pour mes proches alors, surtout pour ma femme, que je remercie pour son immense patience... »

À présent, il se sent de plus en plus « potier art populaire : à partir d'une idée, d'une image, je cherche la technique permettant de la concrétiser. Plus les moyens sont simples et évidents, plus je les retiens. Je n'ai aucun a priori. »

Sylvie Testamarck

Sidérations à vif

BIO

1958 : Naissance en région parisienne.

1984 : Diplôme de l'Ecole nationale des beaux-arts de Paris, section sculpture. Prix de la Fondation de France.

1985-1989 : Vit au Venezuela. Expose collectivement et solo : Biennale de Guyane au Musée Jésus Soto, Biennale de sculptures au musée Francesco Narvaez, Fondation culturelle de l'Orénoque, galerie Mais Leon, Caracas..

1990 : Retour en France. Se consacre à la sculpture jusqu'en 1992, date à laquelle, elle l'abandonne au profit du dessin.

1997-2007 : Salon des Réalités Nouvelles et Mac 2000 à Paris. Expositions collectives à Paris, San Francisco, Thann.

1998-2013 : Expositions personnelles à Galerie des Beaux-Arts et Cloître des Billettes (Paris), Galerie d'art contemporain (Mourenx), Espace Saint Louis (Bar-Le-Duc), etc.

2010 : Devient professeur d'histoire de l'art à l'Université Populaire Averroès (Bondy). (Detroit).

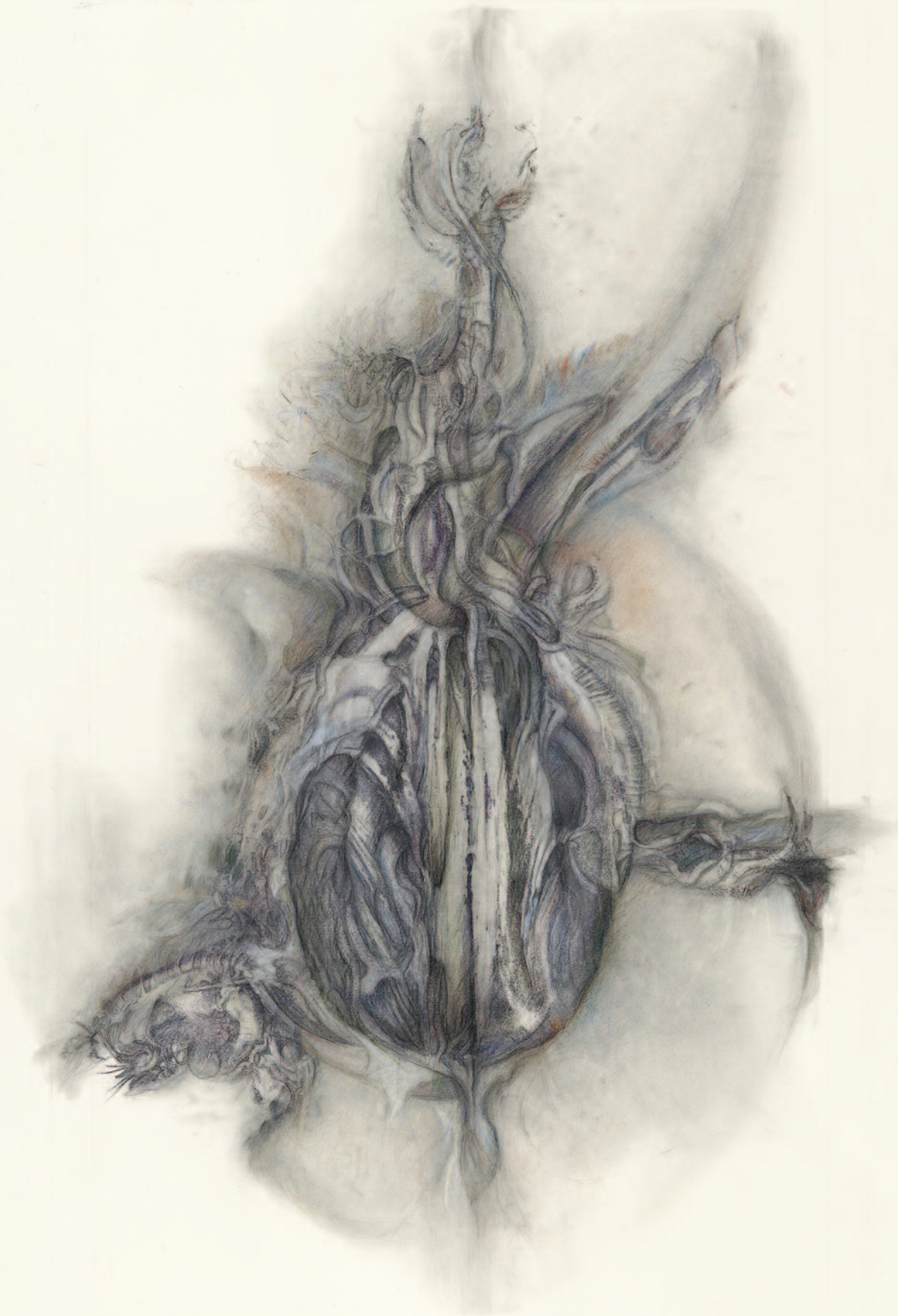
■ **Contact :**
www.sylvietestamarck.com

Cote : 600 à 3000 €



Elle vient d'avant tous les avants, elle ouvre à vif les étaux du corps, fouillés, faillés, barbares, et déshabillés de tous les dehors. Ses dessins de désir auscultent le réel, et s'abandonnent aux puissances sacrilèges. Quelque chose d'interdit sidère à vif ces désordres graphiques, surgissant, profonds, prodigieux et transgressifs. Elle a traversé le pays de Fred Deux, elle fouille maintenant des zones graphiques insensées, magiques et sublimes, et ses lignes vitales font remède à tous les blocages.

Par Christian Noorbergen





■ Sans titre – 2011 – Crayon et aquarelle sur papier marouflé sur toile – 115 x 82 cm

L'art aigu de Sylvie Testamarck, subtilement scabreux, et toujours à la lisière du non-dit, revient sans cesse aux commentements des corps, aux creux souterrains de l'éternelle étreinte. En transe de vie fluide et tonique, où le dessin insidieux et fin serait le point d'appui d'un sexe infini, épars, innombrable et volatile.

Sylvie Testamarck n'écarte pas ses obsessions, elle les affronte durement. Elle invente à tout-va des semblances de chair tronquée et des organes aux allures de fleur ou d'insecte. Elle trace de secrètes courbes à la *femellitude* massive, surpuissante et souple, et de durs élans à l'impact

phallique surgissant et vibratiles. Les fluides de l'art et du corps ne cessent de s'écouler, quand chaque œuvre est un temps d'arrêt prodigieux, une île de chair impensable, un talisman fantasmé.

Sylvie Testamarck dit les errances des organes à travers les corps traversés. Elle dessine de l'intérieur les abîmes de la chair, son cérémonial, ses avancées, ses ténèbres, et ses incongruités. Elle dis-sèque les vaisseaux subtils des corps d'intime mémoire, et leurs fantomatiques mouvements d'errance inventive... Elle laisse surgir au-dedans les passerelles de

l'ailleurs. Elle laisse intact le champ ouvert et infini du compréhensible, tant écrasé par l'ordinaire compréhensible des choses et du regard.

Des organes-sources et des échos d'organes

Sylvie Testamarck ensemence les combles étranges de l'étendue. Tentatives inouïes et instables de fuir l'incarcération charnelle. Ainsi s'inventent d'inouïs dessins aventureux. Traces séparées, inhabitables et déréalisées, proches des dessins mescaliniens de Michaux, des raretés de Paul Klee, des tracés secouants d'Unica Zürn ou de Bernard Réquichot. Chaque dessin, d'une minutie qui évide, invente des hybrides, des sans-formes, des allusifs, et des inextricables. Organes obscènes, hors-scène, cicatriciels et convulsifs, îles charnelles rêvées et dé rêvées... Et l'ordinaire aspect figuratif du tracé corporel se déforme et devient signe abstrait.

Ce qui reste du corps visible et trop connu, réduit à des tracés énigmatiques et à des organes parcellaires, s'engloutit au sein du gouffre intra corporel. Mais qui dispose du langage habite le corps du langage. Ainsi l'artiste projette sur l'écran des vies intérieures l'immensité fantasmée du paysage éclaté d'un corps impossible. Des organes-sources. Des échos d'organes...

Une œuvre sous la nudité

Quand nombreux sont les artistes qui utilisent, sur la surface de l'œuvre, des éléments qui la perturbent et fabriquent une apparence de chaos, Sylvie Testamarck, magicienne au scalpel fragile, dessine avant que l'image ne s'installe. Elle crée sous la surface, et les éléments perturbateurs deviennent la trame même de son processus agissant. "Le dessin est le lieu de la clôture, le dessin emprisonné dans le papier, je le révèle", dit-elle.

Les tremblements du geste, les hésitations chromatiques, les immédiatetés de hasard, les errances de la ligne, et la précarité du tracé, sont autant de passages à l'acte créatif, exigeants et possédés, qui fondent la matière première de cette œuvre plus nue que nue. Des ombres de couleurs, comme avant-dire, atténuent la possible rudesse du trait. "Je macule la surface, et j'enchâsse", m'a-t-elle dit.

GALERIE CK ART CONTEMPORAIN



ART SINGULIER
EXPOSITION
GALLOU

du samedi 19 décembre 2015
au samedi 26 mars 2016

4, rue du Terrail
63000 Clermont-Ferrand

Horaires d'ouvertures :
du mardi au samedi de 14h30 à 18h30

Tel : 04 73 90 71 34 - Portable : 06 62 35 55 86
Courriel : karoutzos.christian@wanadoo.fr

Jean-Louis PIPET

Lâchez prise



Galerie à l'Âne Bleu du 5 février au 6 mars 2016
Ruelle Saint Pierre à MARCIAC - 06 87 54 70 17 - www.anebleu.org

galerie
ART
aujourd'hui

L'Ange du Bizarre

20 janvier - 27 février
mer. - sam. 14h30 - 19h30

sculptures: Pascale **PROFFIT**
et oeuvres de: Georges **BRU**
Jean-Marie **CARTEREAU**
Evelyne **GERBAUD**
Bernard **LE NEN**
Denis **POUPPEVILLE**
Victor **SOREN**



8 rue Alfred Stevens
Paris 9^{ème} (M° Pigalle)
01 71 37 93 51

www.galerie-art-aujourd'hui.com